

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1803, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.^e oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les Nos. 421 à 439.

P A R I S

Ce 19 septembre 1816.

Les Petits Protecteurs, de l'Odéon, sont une espèce d'imitation des Ricochets. Quelques détails prouvent que l'auteur feroit bien d'abandonner le mélodrame pour la comédie. Cette petite pièce, malgré ses défauts, vaut beaucoup mieux que le Barbier de la Cité et même que la Pie voleuse.

La Fille du Désert a lutté avec assez d'avantage contre les sifflets au théâtre de la Gaïeté. Il y a dans cet ouvrage en trois actes, trois combats, trois tombeaux, trois expositions, trois femmes qui prononcent des vœux, et trois belles décorations. Le sujet offre beaucoup de ressemblance avec celui de la Vestale. On croira sans peine que la parodie de cet opéra (par M. Désaugiers), est beaucoup plus gaie que ce mélodrame.

Les Deux Valladomir seront joués mardi à l'Ambigu ; on attend la Comtesse de Narbonne à la Porte-Saint-Martin. Les petits théâtres sont toujours très-actifs. On voit bien que leurs acteurs ne sont pas sociétaires.

Depuis qu'il fait chaud, on voit sur les boulevarts quelques élégans en chapeau de paille noire. Ces chapeaux sont de la même forme que les chapeaux de feutre.

On vend chez madame Le Chat, marchande de nouveautés, rue de Provence, n°. 30, de nouveaux bracelets élastiques en crin de couleur. Les trois gances plates dont ces bracelets se composent, sont à jour, et forment une natte, qui est à jour également.

M. Nourtier, marchand d'étoffes de soie et de nouveautés, rue Vivienne, n°. 16, *au Page*, en face de l'arcade Colbert, avoit été chargé par la cour de Russie du trousseau de S. A. I. la grande duchesse Anne.

S. M. l'Impératrice mère, satisfaite de l'exécution de ce trousseau, a daigné faire écrire à madame Nourtier une lettre extrêmement flatteuse, *en témoignage particulier de sa bienveillance*; et, à ce titre, lui a fait don d'un fermoir en pierre précieuse, enrichi de brillans.

S. A. R. la princesse d'Orange, en remettant elle-même à M^{me}. Nourtier, lors de son arrivée à La Haye, ce gage du contentement de son auguste Mère, a daigné y joindre un pareil cadeau, comme une marque particulière de sa satisfaction.

M. Charles Malo est sur le point de publier chez Janet père, libraire, rue St.-Jacques, n°. 59, un volume in-18 sur *les Papillons*. Ce volume qui fera suite à la *Guirlande de Flore* et à la *Volière des Dames*, sera orné de douze gravures en couleur.

L'AMARANTHE,

IDYLLE.

De nos jardins l'émail se décolore ;
Sous les baisers des amoureux Zéphirs ,
Mes yeux à peine ont vu les fleurs éclore ;
Tout meurt , hélas ! et les présens de Flore
N'ont qu'un instant , ainsi que nos plaisirs !

Peuples brillans , aimables colonies ,
Qu'est devenu ce luxe oriental
Dont se paroient vos Tribus réunies ?
Vous expirez , vos corolles ternies
De leurs débris jonchent leur sol natal.

De loin en loin , quelques fleurs isolées
Ornent encor nos parterres flétris ,
Comme , au milieu des voûtes écroulées ,
Une colonne , une tour mutilées ,
Semblent survivre aux monumens détruits.

Je t'apperçois , belle et noble Amaranthe !
 Tu viens m'offrir , pour charmer mes douleurs ,
 De ton velours la richesse éclatante ;
 Ainsi la main de l'amitié constante ,
 Quand tout nous fuit , vient essuyer nos pleurs.

Ton doux aspect , de ma lyre plaintive
 A ranimé les accords languissans ;
 Dernier tribut de Flore fugitive ,
 Elle nous légue , avec ta fleur tardive ,
 Le souvenir de ses premiers présens.

Tel un ami qu'entraîne un long voyage ,
 De loin encor tournant les yeux vers nous ,
 De ses regards nous offre un dernier gage ;
 Et , de la main , tendre et muet langage ,
 Nous dit : adieu , mon cœur reste avec vous.

Ainsi que moi , l'année à ta présence
 Semble renaître , alors que dans nos champs ,
 De trois saisons confondant la nuance ,
 Tu viens former une heureuse alliance
 Entre l'Eté , l'Automne et le Printemps.

Lorsque les ans , dont la fuite me presse ,
 De mon été signaleront la fin ,
 Ah ! viens aussi couronner ma vieillesse ;
 Retracer-moi ma riante jeunesse ,
 Et de mes jours joins l'Aurore au déclin.

Aimable fleur , sous tes heureux auspices ,
 Je braverai les outrages du Temps.
 Si les beaux jours nous offrent des prémices ,
 L'Automne aussi , l'Automne a ses délices ;
 Anacréon aimoit en cheveux blancs.

Qu'importe l'âge ? en vain l'adolescence
 Se berce , hélas , de rêves enchanteurs ;
 Souvent le sort trahit son espérance ;
 Et , sur la tombe où repose l'enfance ,
 Plus d'un vieillard vient répandre des pleurs.

Si dans les bois , la feuille d'une année ,
 Sur le rameau qu'elle a paré long-temps ,
 Jaunit et meurt , par l'Automne fanée ,
 Des Vents jaloux l'haleine empoisonnée
 Détache aussi la feuille du Printemps.

Comme un éclair, l'instant qui vient d'éclorre
 Va m'échapper ; mais l'arrière-saison
 Pourra m'offrir quelques beaux jours encore ;
 S'il faut vieillir , auprès d'une autre Aurore ,
 Je veux du moins vieillir comme Tithon.

Des jeunes fleurs que le Printemps nous donne ,
 Jouissons donc dans la saison d'amour ;
 Et , si le temps chaque jour les moissonne ,
 Consolons-nous en songeant que l'Automne
 Nous offrira son tribut à son tour.

M. E. CONSTANT DUBOS.

Cowley , dans son poëme , livre 4. , fait ainsi parler l'Amaranthe :

» Périssables Violettes , Roses fugitives , vous dont un seul jour ternit les couleurs , soyez la parure des jeunes bergères dont la beauté est aussi éphémère que la vôtre. Moi , je ceins la tête des Dieux immortels ; associées à leurs honneurs suprêmes , mes fleurs jamais ne quittent leur front , comme jamais mon front ne se dépouille de ses fleurs. Voyez toutes ces petites étoiles semées comme des milliers de diamans dans les jardins célestes ; eh bien , ce sont des fleurs semblables à moi , ce sont de véritables Amarantes. On prétend quelquefois que je suis moins une fleur qu'un épi fleuri ; et l'on croit par là me ravaler ! c'est m'attribuer un genre de beauté qui n'est pas vulgaire ; il n'appartient qu'à moi , et je m'en fais un titre de gloire. Il est vrai , je ne ressemble à aucune autre fleur : ma forme a quelque chose d'étrange ; mais faut-il s'en étonner ? une plante immortelle ne peut avoir rien de commun avec toutes celles qui sont sujettes à périr. »

VOYAGE D'OCCÉANIE.

La cinquième partie du monde est nommée *Océanique* sur les globes terrestres de M. Poirson ; mais , dans un atlas publié récemment par M. Brué , elle est appelée *Océanie* , et j'adopte cette dénomination de préférence , sans avoir besoin d'en donner les raisons.

Donner la raison suffisante d'une chose , est toujours assez difficile , et je n'aime pas les embarras. Il est plus commode d'être tranchant et décisif.

Je pars donc pour l'*Océanie* sous très-peu de temps. J'ai acheté une goëlette , avec laquelle je ferai le voyage en trois , quatre ou cinq mois , selon le vent. C'est ma deuxième expédition dans

les terres australes. J'y étois, il y a deux ou trois ans, j'avois voulu voir par moi-même comment se comportoient les gens et les animaux du pays. J'ai été très-content d'eux, et je veux aller les revoir.

Je m'ennuie de la vie de Paris. On ne nous donne presque plus de nouveautés au théâtre. On met bien des titres nouveaux, mais il n'y a que les titres qui soient neufs, tout le reste est usé et archi-usé.

Les modes ne varient presque plus, les jeunes gens deviennent ménagers, et les femmes raisonnables.

Dans les cafés, c'est toujours du café, ce sont toujours des glaces, des sorbets, du punch. Nos restaurateurs n'ont pas, que je sache, inventé depuis deux ans, une sauce nouvelle. C'est toujours une perdrix aux choux, un poulet rôti, des artichauts à la barigoule et des omelettes aux confitures. Tout cela devient fatigant. Je veux changer d'air et de régime. Je pars donc décidément sous peu pour la nouvelle Hollande, et je donne avis de ce projet aux amateurs, espérant en trouver quelques-uns qui demanderont à m'accompagner. Il me faut quelques bons compagnons, courageux, persévérans, surtout pleins de gaieté, et ennemis de toute inquiétude. S'ils ont des maîtresses ou des femmes à Paris, nous les emmènerons là-bas. Il convient en général que ces femmes soient jolies. Car si nous faisons tant que d'aller peupler quelqueîle de l'hémisphère antarctique, encore faut-il montrer ce qu'on sait faire de mieux en Europe, et ne pas traîner après soi de vilains minois comme on n'en rencontre que trop sur sa route.

Je veux des gens aimables, mais ils n'ont pas besoin d'être riches. Ils le deviendront aux lieux où je les menerai. Nous aurons à choisir, il y a des quantités innombrables d'îles et d'ilots qui ne sont point ou que peu habités. Cependant la terre en est féconde, l'eau douce et le ciel pur. Nous irons là, loin des vanités de l'ancien monde, jouir du repos, de l'indépendance et du bonheur.

Je sais ce que c'est. J'ai vu la ville de Sidney et le port Jakson : deux établissemens formés à peine, et qui déjà sont plus florissans que la plupart de nos cités. Il y a des institutions charmantes pour apprendre à lire aux enfans, à la manière de Lancastre ou à-peu-près. Il y a une maison d'orphelins, admirablement tenue, et où les jeunes gens un peu bien famés vont chercher des épouses qu'on leur élève là comme à la brochette. A la vérité, Botany-Bay n'est pas loin, et sous les murs de la ville on voit des potences qui sont fort en activité, mais ce n'est qu'un petit désagrément que compense une foule d'avantages.

Toutefois nous ne nous fixerons pas là. Nous visiterons seulement ces contrées par curiosité. Je ne serai pas fâché de revoir les *Montagnes Bleues*, derrière lesquelles sont des lacs couverts de *cignes noirs*. J'ai passé plusieurs mois dans le détroit de

Bass et sur les côtes voisines. Au nord étoit la *Nouvelle-Galles*, au sud la terre, de *Diémen*. Les naturels sont de l'intelligence la plus bornée, à ce qu'il paroît. Ils n'ont pas su encore se faire des huttes commodes, et ils couchent dans des niches où nous ne mettrions pas nos barbetaux. Ce sont d'assez bonnes gens, qui cherchent rarement chicane aux Européens, et qui laissent fort tranquillement s'établir autour d'eux toutes les colonies qu'on désire. On s'est à peine occupé de ces sauvages jusqu'ici. Je ne serai pas fâché d'en prendre quelques-uns pour faire leur éducation et les renvoyer ensuite civiliser leurs camarades. Ils vont nus, hommes et femmes, ils ont des dents longues, de grosses lèvres, peu de barbe, les cheveux crépus, la peau d'un brun plus ou moins foncé, et ils se font sur les bras, sur les cuisses, sur la poitrine, des dessins qu'ils trouvent merveilleux, mais qui ne ressemblent guères à ceux de M. Fragonard ou de M. Isabey. Les plus coquets passent à leur nez des coquillages, et se barbouillent avec de la craie le tour des yeux et des oreilles.

J'ai risqué dix fois ma vie autour de l'île King. Il vient par le sud-ouest des ouragans à renverser des montagnes, et qui sont la terreur des navigateurs. À l'est le péril n'est guère moins grand, et le tonnerre fait, dans ces solitudes, un bruit à briser le timpan.

La température de l'île King est humide et désagréable. Ce n'est pas là non plus que je veux m'arrêter. Il sera néanmoins intéressant de voir dans ces parages la baie des éléphants marins, ainsi nommée à cause des phoques à trompe qui s'y réunissent en telle quantité, que pour aborder au rivage, il faut prier ces animaux de s'ouvrir et de s'écarter au large pour laisser passer le navire.

On a vu des phoques à Paris. Ils étoient petits et souffreteux. Mais sur les côtes du Diémen, et dans tout le vaste océan austral, ils voguent par troupes d'individus, dont les moindres ont quinze et dix-huit pieds de long.

Ces animaux sont amphibies. Ils naissent sur la terre, ils y font l'amour et même d'une façon très-tendre. Les femelles y accouchent, elles y allaitent leurs *petits* qui ont, en naissant, quatre ou cinq pieds de la tête à la queue. Les relevailles ne se font qu'après six semaines ou deux mois, et pendant tout ce temps, le père et la mère phoques ne mangent point. Seulement, pour se remplir l'estomac, ils avalent des cailloux gros comme notre tête, et ils en ont quelquefois jusqu'à vingt et trente de cette force dans le ventre.

Ces phoques sont quelquefois appelés *lions marins*, *ours marins*, *veaux marins*, mais ils sont doux comme des moutons. Les matelots s'amuse à nager et à jouer avec eux; ils montent dessus et reproduisent ces antiques histoires que nous prenions pour des fables, de ces dauphins, de ces tritons qui portoient sur leur dos des hommes qu'ils avoient adoptés et des femmes qu'ils aimoient.

L'homme, après avoir joué, finit toujours par devenir cruel. Il tue celui qui le ménage. Les pauvres phoques, dupes de notre air douxereux, tombent comme grêle sous les coups de nos avides pêcheurs. Ils ont sur le nez un endroit où, dès qu'on les frappe avec un court bâton, on les étend roides morts. Quelquefois on préfère les harponner, afin que leur sang s'écoule, que leur graisse soit meilleure, et que l'huile qu'on en tire soit d'une plus facile défatte.

Quand les pauvres bêtes se sentent blessées, elles quittent la mer, trop faible protectrice, elles gagnent les dunes; et en versant d'abondantes larmes, elles cherchent à s'aller asseoir au pied d'un arbre, où elles rendent le dernier soupir.

Passons à des tableaux moins tristes. Les pêcheurs les trouvent fort plaisans. Ils s'enrichissent à ce métier en peu d'années, et c'est un commerce propre à doubler les richesses de la nation qui s'en est emparée.

Ce n'est point à cette chasse et à cette nature d'échanges que je veux me livrer. J'emmènerai avec moi des tailleurs élégans, des couturières adroites, et j'entreprendrai l'habillement de tous les habitans de ces contrées. L'opération en vaudra la peine. Mon île sera l'entrepôt général des habits, des pantalons, des robes, des corsets de toutes ces vastes régions. Les corsets surtout devront y être d'un grand débit, si j'en juge par la taille des dames des pays que j'ai parcourus. Ce n'est pas par là qu'elles brillent, mais elles ont la jambe fine, et elles sont alertes comme des chèvres.

Il y a dans ces cantons des oiseaux qu'on nomme *casoards*, et qui ont l'air d'être un peu de la race des paons. Ils ont de belles plumes dont nous ferons des aigrettes pour les petites-maîtresses des Archipels du grand Océan.

Ces casoards ont la chair fine et délicate et nos gourmands en feront leur profit. Tous les fruits d'Europe et de France particulièrement, réussissent aux Antipodes. Les prunes de Reine-Claude y sont délicieuses, et les pêches y croissent en telle abondance que dans quelques lieux, déjà depuis quelque temps reconnus, on les donne à manger aux pourceaux.

Tous ces détails sont, je crois, forts engageans. Ceux qui voudront aller vérifier les faits que j'avance ici en toute conscience, sont priés de m'en dire un mot. Nous organiserons notre expédition et nous mettrons à la voile sans retard.

Je serois bien aise que quelques musiciens du Conservatoire ou de l'Opéra-Buffa voulussent être du voyage. Ils charmeraient les ennemis de la traversée, et dant notre colonie leurs concerts attireroient les sauvages qui sont tous très-épris de la musique. Les musiciens ne font pas maintenant à Paris, grande fortune. Je leur promets dans notre nouvel état, du vin exquis, transplanté de Madère, d'Espagne, de Bordeaux et de Champagne. Je compte sur eux. J'attends des réponses et je fais mes préparatifs.

Mon adresse est dans la rue de la Lune, chez M^{lle}. ***.


~~~~~

ENIGME.

Je prends naissance aux lieux où gronde le tonnerre ,  
Et je suis cependant le contraire du feu.

J'ai dépeuplé le monde , et féconde la terre.

Je tombe de fort haut , pourtant je blesse peu.

Quoi ! lecteur ! sans daigner m'entendre ?

Dès que je parois tu t'enfuis !

Tu serois moins prudent si je pouvois descendre

Telle que Danaé me vit au temps jadis.

~~~~~

OUVRAGE NOUVEAU.

L'AMI DES ENFANS ; par M. et Madame Azais. Huitième livraison, composée de 2 volumes in-18 et de 4 gravures ; prix : 2 francs , et , avec les gravures coloriées 2 francs 50 centimes. A Paris , à la librairie d'éducation et de jurisprudence , d'Alexis Eymery , rue Mazarine , n°. 38.

L'ouvrage entier sera terminé le 21 décembre prochain.

~~~~~

M O D E S.

Les modistes font beaucoup de chapeaux de crêpe ; elles mettent sur ceux de crêpe blanc un paquet de marguerites blanches ou de roses blanches , et sur ceux de crêpe gros bleu des marguerites pareilles . ou un cordon de grosses coques de ruban de satin gros jaune. La paille d'Italie se porte avec des plumes blanches.

La pommade végétale de Fortin pour conserver , affermir et faire croître les cheveux , est d'un usage général. Le pot de 6 onces se vend 6 francs , chez M. Fortin , rue Ste.-Anne , n°. 32. Il faut affranchir les lettres qu'on lui adresse.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1593.

~~~~~

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N°. 183 , près le boulevard à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.